

Pasteur Émile Jolibois

DES ORIGINES
DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE
D'ALBI



Le Lien albigeois

1925-1927

Des amis particuliers, dans nos divers synodes m'ont souvent demandé de fixer sur papier quelques renseignements sur les origines de l'Église Réformée d'Albi. Je les renvoyais toujours au moment où je prendrais ma retraite, et où par suite mes loisirs seraient plus nombreux : cette condition étant aujourd'hui remplie, je me rends volontiers à cette invitation, d'autant plus volontiers que le «*Lien Albigeois*», notre feuille de paroisse, m'offre aimablement ses colonnes. Au surplus, je suis un des derniers survivants de cette génération qui a vu l'éclosion de cette communauté protestante d'Albi et quoique bien jeune alors, j'ai gardé très précise dans mon souvenir, la suite des événements qui se sont déroulés à cette époque déjà lointaine.

J'ai connu la plupart des personnalités, pasteurs ou laïques, qui ont de près ou de loin joué un rôle plus ou moins important dans la réalisation de cette œuvre religieuse : et de plus j'ai eu l'occasion de prendre connaissance des lettres échangées à ce moment avec ceux qui s'intéressaient à ce modeste mouvement religieux.

Toutefois dès le début de ces lignes je voudrais faire deux observations préliminaires qui ont à mes yeux, une grande importance. Comme mes parents se sont beaucoup occupés de cette communauté, et qu'ils en ont toujours été considérés comme les fondateurs, je ne pourrai m'empêcher de parler d'eux. Je le ferai avec toute la modestie qu'eux-mêmes mettaient dans tous les actes de leur vie, sachant bien que s'ils étaient là, ils ne se pardonneraient pas d'exalter en quoi que ce soit les humbles ouvriers qu'ils étaient, au détriment du Maître bien-aimé qui dirigeait toute chose.

En second lieu, je ne rapporterai dans ces lignes, que les choses vues ou vécues par moi, ou que j'ai relevées plus tard dans une volumineuse correspondance ou que j'ai recueillies de personnes désintéressées et entièrement dignes de foi. Qu'on ne s'attende pas d'ailleurs à trouver dans ces quelques pages d'histoire locale des événements sensationnels ! Ils l'étaient parfois pour nous au moment où ils se passaient, mais avec le recul du temps, il est évident que les contours des choses s'estompent peu à peu et perdent de leur importance. Il n'en est pas moins vrai qu'il est bon, utile, et je crois peut-être intéressant pour tous de retracer les diverses phases de l'histoire de la petite communauté albigeoise.

Si nos Églises du Tarn, dans le Castrais ont toutes leur histoire particulière, si elles connaissent leur point de départ, les principaux faits de leur glorieux passé, les noms de leurs conducteurs et de leurs anciens, de leurs confesseurs et de leurs martyrs, si quelques-uns de ces derniers ont encore des représentants dans nos corps élus, il n'en est malheureusement pas de même pour la région d'Albi.

Deux mouvements religieux ont eu lieu dans l'Albigeois : l'un au XII^e siècle, assez

important pour donner son nom à la doctrine qui le représente et à la croisade lancée contre lui, l'albigéisme et la croisade contre les Albigeois. L'autre au XVI^e siècle, lors de la Réforme qui se répandit si rapidement qu'un naïf chroniqueur catholique dit que "dans Albi, il n'y avait que peu de maisons, même des plus riches, qui ne fut atteint de cette manie. Malheureusement il ne reste à Albi aucune trace, aucun monument, aucun souvenir populaire de ce premier mouvement de la Réforme; et j'imagine que la présence des puissants évêques d'Albi a grandement contribué à la suppression de tout ce qui pouvait rappeler de près ou de loin, les efforts du peuple pour s'affranchir de la domination des esprits par l'Église Romaine. D'autre part, la constitution géographique du sol albigeois, sa vaste plaine sans accidents sérieux de terrain, ne permettait pas facilement aux partisans de la nouvelle doctrine de se dérober aux recherches ; et fuyant alors un terrain trop découvert, ils allèrent grossir les communautés de la montagne du Castrais, où les bois, les rochers, les châteaux forts des Seigneurs réformés, leur assuraient un refuge pour continuer à adorer Dieu selon leur conscience.

Avant d'entrer dans l'histoire même des origines de l'Église d'Albi il nous semble bon et juste de rendre hommage à ceux qui dans l'Albigeois ont accepté et défendu la Réforme à ses premières heures, et de relater quelques-uns des rares faits que nous pouvons connaître sur cette époque.

Dès 1535, le 25 février, nous trouvons rapportée une procession générale à l'occasion des nouvelles opinions de Luther «qui se répandaient rapidement dans le pays», et un document catholique intitulé "*Discours des troubles et guerres civiles du diocèse d'Albi*" est suffisamment explicite pour faire comprendre que la Réforme se développait dans le diocèse d'Albi avec rapidité et énergie.

En 1551, nous voyons mentionner la mort, par le bûcher, des deux premiers martyrs albigeois Jean JOCRY, étudiant, et son jeune domestique. Jean JOCRY, âgé de 22 ans, était originaire d'Albi ou plutôt de Saint-Juéry, à 7 Km d'Albi. Il avait fini ses études à Montauban et se rendait à Genève. Peut-être pour revoir son pays natal, peut-être aussi pour propager ses convictions, il crut devoir passer par Albi : on trouva sur lui quelques livres de piété et de controverse : arrêté, jugé, il fut condamné au feu par le Parlement de Toulouse.

Malgré leur jeunesse, tous deux, le maître et le domestique, confessèrent hautement leur foi nouvelle ; mais en montant sur le bûcher, ce dernier fondit en larmes, et semblait près de céder aux moines qui l'exhortaient à abjurer. JOCRY ranima son courage : "Ne sais-tu pas que nous allons voir notre bon Maître et que nous serons bientôt hors des misères de ce monde ?"Celui-ci répondit : "Je pleurais parce que vous n'étiez pas avec moi». Et aussitôt ils unirent leurs voix pour chanter les

louanges du Seigneur, jusqu'à ce que les flammes étouffassent leurs chants.

Le supplice de ces deux jeunes hommes n'arrêta pas la marche de la Réforme en Albigeois puisque 10 ans après, Albi est mentionné comme une des villes qui a envoyé des représentants à une Assemblée tenue à Castres, devant le Lieutenant principal du Roi, pour supplier Sa Majesté de laisser prêcher l'Évangile dans toute sa pureté et obéir ainsi à la Parole Sainte.

Albi n'était évidemment pas organisé en Église et n'avait pas encore de Pasteur, mais néanmoins les protestants se réunissaient de nuit, et célébraient leurs cultes dans diverses maisons amies. Deux chirurgiens un notaire, un greffier de la Cour royale d'Albi se faisaient remarquer particulièrement par leur zèle réformé, et commentaient dans ces réunions, avec autant de facilité que d'édification, divers textes de la Parole Sainte, au point que, comme nous le disions dans notre dernier article « il n'y avait que peu de maisons qui ne fût infesté d'hérésie luthérienne ». Les marchands et bourgeois de la ville qui étaient alliés ou parents se transmettaient peu à peu leurs convictions. Et comme il y avait alors avec les Flandres et la Hollande, un important trafic de safran et de pastel, produits de l'Albigeois, les commerçants protestants faisaient de fréquents voyages dans ces provinces éloignées et déjà gagnées par la Réforme, et ils dissimulaient au retour, dans leurs ballots de marchandise, des Bibles, des Nouveaux Testaments, des Psautiers, des écrits de Théodore de Bèze, qu'ils distribuaient ensuite à leur arrivée à des amis éprouvés.

Dans l'Albigeois le nombre, la fortune, l'influence étaient du côté réformé. En 1598 les archives de la ville disaient, d'après un "rôle des facultés et valeurs des protestants d'Albi établi par les Consuls" que cette ville comptait 77 protestants imposés dont plusieurs appartenaient aux premières familles, et que l'un d'eux payait jusqu'à 5000 livres d'impositions, somme énorme pour l'époque. Et si l'on veut bien se rendre compte qu'Albi n'avait pas alors l'importance qu'il a aujourd'hui? On comprendra avec quelle force les nouvelles idées avaient pénétré dans l'Albigeois.

Mais bientôt la nuit se fait pendant plusieurs siècles et nous n'avons aucun renseignement sur cette période de la Réforme dans notre région. C'est l'époque des persécutions, des troubles, des guerres religieuses. Sans doute tout fait supposer que les Réformés d'Albi ne restèrent pas inactifs et concoururent, par des subsides pécuniaires, ou par l'envoi de combattants, à la défense des idées qui leur étaient chères. Mais il n'est plus question des protestants d'Albigeois qu'après la tourmente révolutionnaire, dans les premières années du XIX^e siècle.

De 1818-1820 à 1952, il y a eu à Saint-Juéry, aux portes d'Albi, un groupe de protestants convaincus, qui mérite d'être mentionné. Une famille Massenet de Marancourt avait pour chef un officier supérieur, délégué du Ministère de la guerre, comptable des armées françaises aux Forges du

Tarn. D'autres, les Jacksen, Hickmann, Herbert de Halle, Workman étaient d'origine étrangère si l'on en juge par leurs noms. Ils durent séjourner assez longtemps à Saint-Juéry car plusieurs d'entre eux s'y marièrent, eurent des enfants ou perdirent l'un des leurs. C'est ce qu'attestent les registres de Réalmont, dont le pasteur Armengaud avait été chargé par le consistoire de Castres du service des protestants disséminés dans l'arrondissement d'Albi. Mais très occupé par sa propre paroisse, alors importante, Armengaud ne pouvait que visiter à intervalles éloignés ses nouveaux paroissiens, il ne venait guère à Albi que pour les cérémonies du culte, mais quand il le pouvait, il organisait à la hâte une réunion qui avait lieu dans une maison amie, comme dans les premiers temps de la Réforme.

Plusieurs fois d'ailleurs le pasteur Camille Rabaud, qui s'intéressait beaucoup aux protestants d'Albi, avait fait entendre pendant cinq soirs de suite la prédication de l'Évangile à une foule curieuse et sympathique.

Vers la fin de septembre 1859, mon père nommé archiviste départemental du Tarn, arrivait à Albi avec sa femme et deux enfants. Venant du Nord, n'ayant aucune relation dans le Midi, mes parents se laissèrent conduire là où la diligence s'arrêtait. Ce fut providentiel comme on va le voir. Ils descendirent ainsi à l'Hôtel du Nord, tenu par une dame Lacombe, qui avait les messageries de l'Aveyron et recevait chaque jour de nouveaux clients de ce pays dont elle était originaire. Dès le lendemain de son arrivée, mon père alla à la Préfecture pour se rendre compte du champ de travail qui lui était départi, d'autant plus qu'on l'avait prévenu au Ministère, que les archives étaient dans un lamentable état d'abandon et de désordre.

Pendant ce temps ma mère descendait au bureau de l'Hôtel pour demander quelques renseignements indispensables à une famille arrivée dans un pays totalement inconnu d'elle. Dans le cours de la conversation, Mme Lacombe parla, très aimable, un peu de tout, et entre autres choses, déclara qu'elle était protestante, originaire d'un pays qui comptait beaucoup de protestants : « Et moi aussi je suis protestante », s'écria ma mère, toute joyeuse d'avoir retrouvé une coreligionnaire! Mme Lacombe énuméra ce qui ne fut pas long, les quelques familles protestantes qu'elle connaissait à Albi, et dit qu'il y avait parfois des réunions publiques, mais qu'elles étaient très rares. Au retour de mon père à l'Hôtel, ma mère s'empressa de lui faire connaître l'heureuse découverte qu'elle venait de faire, et aussitôt, avec un louable zèle de néophyte, car mon père était d'origine catholique, amené à la foi protestante par ma mère¹, il songea au moyen de répondre au désir exprimé par Mme Lacombe, et d'organiser des réunions régulières tous les dimanches.

Pendant quelque temps Mme Lacombe prêta aimablement son grand salon pour le culte;

¹ *Bien qu'elle-même née dans une famille catholique de Munich (NDLR).*

mais au bout de quelques mois, de part et d'autre, on trouva que les bruits de l'Hôtel, les allées et venues des diligences et des voyageurs, la nécessité de monter à un premier étage, ce qui pouvait arrêter quelques timorés, ne convenaient pas suffisamment, peut-être aussi la crainte que ces modestes manifestations pussent compromettre les affaires de l'Hôtel ; et il fut entendu que désormais les réunions auraient lieu dans notre modeste salon.

La maison que nous habitions alors était au coin de la rue Saint-Antoine, contiguë à ce qui est devenu aujourd'hui l'École Supérieure de Jeunes Filles. A partir de ce moment on se réunit tous les dimanches soir. Les protestants connus dans la ville étaient convoqués, quelques curieux sympathiques se joignaient à nous, et c'était mon père qui présidait le culte familial. Ai-je besoin de dire que nouveau venu à la foi protestante il ne se permettait pas de parler d'abondance. Dès le vendredi ou le samedi soir, il préparait dans le recueillement son service du lendemain : il s'aidait pour cela des sermons d'Horace Monod, de Napoléon Roussel, de Bersier et de plusieurs autres prédicateurs alors en renom. A deux ou trois reprises, suivant le cas, il revoyait un de ces sermons, faisant les coupures jugées nécessaires, retranchant les détails inutiles, résumant ou joignant entre elles telle ou telle partie de ces discours. De l'avis de tous, mon père lisait admirablement, et je conserve comme un doux souvenir de mon enfance telle soirée où dans l'intimité de la famille mon père se délassait de ses travaux ardu, en nous faisant entendre un poème ou une page de presse de quelqu'un de ses auteurs préférés. Il avait une voix chaude, souple et bien timbrée, faisant ressortir les moindres nuances de son texte, et plusieurs auditeurs m'ont dit plus tard, qu'ils aimaient autant ses lectures qu'une prédication véritable. Pour les prières du culte, il se servait parfois de recueils spéciaux, parfois aussi il improvisait en partie, et nous conservons pieusement quelques-unes de ces feuilles sur lesquelles il jetait à la hâte les pensées qui devaient lui servir de guide dans sa prière.

C'est dans une de ces réunions que ma sœur fut baptisée (c'était le premier baptême protestant à Albi) par M. Jules DOMBRE², pasteur de Castres, ami de la famille, venu tout exprès pour cette cérémonie.

On ne saurait croire combien à cette époque, le public albigeois, malgré les progrès de l'instruction, le développement des relations sociales, était encore ignorant des choses protestantes. Les bruits les plus divers circulaient. En plein XIX^e siècle, dans un département qui comptait de nombreuses Églises rattachées à la foi réformée, dans le voisinage de Castres et de Mazamet, bon nombre de nos concitoyens en étaient à croire que les protestants n'étaient pas faits comme d'autres créatures de Dieu. On racontait par exemple qu'ils avaient un œil au milieu du front et par suite on

² *Jean Pierre Jules Dombre*

venait dans la rue nous regarder bien en face pour s'assurer de cette particularité physique. A notre passage les bonnes femmes fermaient vivement leur porte, pour ne pas recevoir le mauvais sort que nous étions sensés leur jeter, et après nous on balayait avec soin sur nos talons, comme si nous portions à nos semelles quelque maléfice éminemment contagieux. Les besogneux, plus hardis ou plus intéressés, venaient le soir entre chien et loup, demander ce que nous leur donnerions "pour se faire protestant" car on leur disait que nous remettons à chaque nouvel adhérent ou converti à nos idées une forte somme d'argent (plus de 1 000 francs) et un cochon gras! J'ai eu moi-même deux demandes de ce genre au commencement de mon ministère à Albi en 1881. Mon père qui était réputé entre tous pour la fermeté de ses convictions religieuses, était plus particulièrement visé, et ironiquement on l'appelait le "*ritou* des protestants" ce qui d'ailleurs le faisait rire. Même au collège (le lycée n'existait pas encore) mon frère et moi étions regardés par nos camarades comme des indésirables et c'est avec un profond dédain qu'on nous appelait « les protestants». Tout cela n'était cependant pas bien grave : c'était plutôt d'innocentes plaisanteries dont on ne pouvait guère se fâcher.

Mais le moment vint au sujet d'un ensevelissement, où les choses prirent une tournure plus sérieuse. Il y avait alors au cimetière des Planques (à gauche du portail de fer qui existe encore aujourd'hui) une porte avec une sorte d'auvent, par laquelle passaient tous les cortèges funèbres, et/quelques mètres plus loin, toujours à gauche, une petite porte basse qui était destinée au passage des cercueils des suicidés et des décapités, qui ne devaient pas être déposés en terre bénite. Un beau jour un convoi protestant se présente à la grande porte du cimetière et la trouve fermée. Le fossoyeur stylé et payé par je ne sais qui (?) ne voulait qu'ouvrir la porte basse réputée infamante. On eût beau parlementer lui faire connaître qui nous étions, rien n'y fit : et il fallut que mon père retourne en hâte du cimetière en ville, pour réclamer du Maire, qui de par la loi avait la police des cimetières, une autorisation écrite de livrer passage au cortège par la grande porte. Le même fait se renouvela pour un cortège funèbre qu'accompagnait le pasteur DOMBRE de Castres. Le fossoyeur, furieux sans doute du premier blâme qu'il avait reçu, se permit, l'adresse du pasteur et des personnes du cortège, des paroles inconvenantes et grossières, mais cette fois encore, force resta à la loi. Le président du Consistoire fut saisi de l'affaire, il écrivit au nom de ses collègues au Maire d'Albi pour lui demander que conformément aux règlements, il n'y eût plus d'opposition d'aucune sorte, et qu'un terrain spécial fût déterminé, dans le cimetière catholique, pour les inhumations protestantes.

Quelques années après, ceci se passait près de Gaillac, un jeune enfant se noyait par accident. En l'absence du père établi en Algérie, le grand-père catholique converti et devenu très fervent protestant, à qui avaient été confiées par lettre la garde et l'éducation de l'enfant, demanda le concours d'un pasteur pour l'ensevelissement de l'enfant, ce qui fut fait. Mais le père circonvenu et menacé des

peines de l'enfer, enjoignit au grand-père de faire exhumer le petit cadavre qui fut inhumé à nouveau et en grande pompe selon le rite catholique. Plus tard le père mieux instruit de ce qui s'était passé, écrivit au grand-père une lettre que j'ai entre les mains, où il regrette amèrement l'ordre qu'il avait donné.

Je ne rapporte ici ces faits que pour montrer l'intolérance de cette époque et à quelles niaiseries tracasseries étaient en butte le petit groupe des protestants albigeois. Mais grâce à Dieu ils tinrent bon. Les réunions continuaient dans notre petit salon de la rue Saint-Antoine, présidées tantôt par un pasteur de Castres ou de la région, tantôt par mon père. Le Consistoire de Castres avait chargé spécialement le pasteur DOMBRE (que ses fonctions au Conseil Académique et à la Commission des Examens appelaient fréquemment à Albi) de pourvoir aux intérêts spirituels des protestants de cette ville, et il pouvait au besoin se faire suppléer par son suppléant ou un collègue du Consistoire. Un des pasteurs qui de son plein gré, et parce qu'il aimait la communauté d'Albi, était entendu avec le plus grand plaisir, était le pasteur PHILIP de Saint-Antonin. C'est lui qui a organisé à Albi une École du Dimanche et qui nous a appris les premiers cantiques. Malheureusement son état de santé devenant de plus en plus précaire à cause du climat humide de Saint-Antonin, il dut à notre grand regret quitter cette ville pour un pays plus clément, et il fut nommé à Mauvezin (Gers). Son éloignement nous priva de ses visites.

Bientôt nous dûmes pour des raisons de famille, changer de maison, et notre nouvel appartement ne renfermant pas la pièce assez grande pour contenir les fidèles, on décida suivant le désir de tous, de chercher un local où la petite communauté d'Albi serait vraiment chez elle. Ce ne fut pas chose facile à trouver. Chacun cependant se mit à la recherche, et finalement on trouva sur la place Lapérouse, dans une maison qui appartient à M. MASSABIAU quincaillier, une vaste pièce qui pouvait servir de lieu de réunion. Quoique ce ne fût pas idéal car il fallait monter au premier, on le loua à un prix relativement modique. Une fois en possession du local, on dut le meubler. Il fallait acquérir des chaises, une table pour la communion, des coupes pour la Cène, une robe pour le pasteur, une chaire, un harmonium pour accompagner le chant des fidèles inexpérimentés, Je n'ai pas besoin de dire que le mobilier était extrêmement modeste mais malgré la stricte économie qui présida à ces divers achats, la dépense à prévoir était considérable, puisqu'il s'agissait d'une première installation. Une souscription fut ouverte parmi les membres de l'Église : le Consistoire de Castres demanda au Ministre des Cultes une subvention, et à force d'insistance, et malgré plusieurs rapports aussi malveillants que faux du Commissaire de Police d'Albi, obtint un subside ; mais cette somme était à peine suffisante pour couvrir les frais des pasteurs qui venaient nous apporter la bonne parole ; la Société Centrale, elle aussi, à l'instigation d'amis de Paris, nous vint quelque peu en aide ; et ces

divers concours, précieux en eux-mêmes, pouvaient suffire à notre installation, lorsque inopinément, survint un conflit qui aurait pu mettre en péril l'oeuvre naissante d'Albi, si après coup, de part et d'autre, on n'y avait pas apporté un peu de bonne volonté et de générosité chrétienne.

Je résume les faits. Mon père encore peu ou pas du tout au courant des règlements administratifs des Églises protestantes officielles avait cru de bonne foi, pouvoir courir au plus pressé et, dans l'intérêt immédiat de l'Église, dépenser les sommes reçues. Sans plus tarder il avait pourvu à l'achat du mobilier nécessaire. Mais il avait compté sans la susceptibilité du Consistoire de Castres dont nous relevions. Celui-ci, usant de ses prérogatives légales, voulut voir une atteinte à sa dignité et à son autorité dans le fait que l'on n'avait pas fait passer, pour approbation

Consistoire, ces dépenses, qui régulièrement auraient dû lui parvenir par le canal du Conseil Presbytéral de Réalmont dont nous étions une annexe. Le Consistoire se plaignit à mon père, par une délibération sévèrement motivée, de ce qu'il considérait comme un manque d'égards. Mon père qui s'était jusque là dévoué à la bonne marche de l'Église, se montra très attristé de cette délibération qui ne visait en somme qu'un point de forme, et il écrivit au Président qu'à l'avenir, il ne prendrait plus part à l'administration de l'Église d'Albi. Heureusement celui-ci s'empressa de faire tenir à mon père une réponse qui atténuait habilement, dans une certaine mesure, les effets de la délibération consistoriale.

"Le Consistoire, disait-il, n'a pas eu en vue le moins du monde votre administration, et vous ne sauriez trouver dans la délibération aucun blâme à votre adresse ; mais nous avons seulement craint que, agissant sous leur propre inspiration, les protestants d'Albi puissent faire parfois des dépenses que ne nécessiteraient pas des besoins pressants et qui seraient au-dessus des ressources actuelles". Le Président ajoutait que le Consistoire était animé des meilleures intentions pour l'Église d'Albi, qu'il sentait tout le prix des services rendus par M. Jolibois, qu'il lui était très reconnaissant, et qu'il espérait que cette lettre suffirait à dissiper ce nuage passager.

Mon père toujours bon, voulut bien accepter ces explications, et pour ne pas aggraver les choses, on créa un Conseil d'Église qui devait communiquer directement avec le Conseil presbytéral de Réalmont.

Entre temps le Consistoire de 1864, pour répondre aux protestants d'Albi qui se plaignaient de ne pas être visités assez souvent, établit un roulement pour ce service, d'après lequel, annuellement, le 1er et le 3ème dimanche du mois, une prédication serait donnée, quatre par

M. DOMBRE, quatre par M. DEJEAN³, quatre par M. DURAND⁴, quatre par M. BARRET, deux par M. RABAUD⁵, deux par M. MARC, deux par M. ARMENGAUD, un par M. Louis DURAND⁶ et un par M. ARBOUSSE-BASTIDE⁷. De plus la communion devait être donnée à Noël, Pâques et Pentecôte, le dimanche qui suivait ces fêtes, et pour les dépenses nécessitées par ces services, une collecte devait être faite dans les sept Églises consistoriales et centralisées par le trésorier du Consistoire.

"A quelque chose malheur est bon" dit le proverbe. L'Église d'Albi voyait ainsi régulariser ses services religieux, et les obstacles à sa constitution s'aplanissaient peu à peu avec le secours de Dieu.

On se souvient peut-être que le salon de mes parents qui servait de lieu de culte, étant devenu trop petit, l'on avait loué le 1er étage d'une maison de la place Lapérouse ; c'est là que nous transportâmes nos pénates. Mais nous n'y étions pas depuis quelques mois, que le propriétaire, sans donner de prétexte et sous une influence qu'il est facile de deviner, déclara vouloir de suite reprendre possession de son local, en offrant même de payer un certain dédit. Il semblait difficile de trouver ailleurs en raison des dispositions peu bienveillantes de la population à notre égard. Les temps n'étaient pas en effet ce qu'ils sont aujourd'hui. Quand on croyait avoir trouvé le coin rêvé pour être tranquille, on s'empressait de faire échouer notre projet. Aux uns, on faisait retirer leur promesse, moyennant argent ; d'autres étaient menacés des foudres de l'Église ; auprès d'autres encore on mettait en doute la solidarité protestante. Les fidèles d'Albi commençaient à être découragés par ces perpétuels changements, lorsque Dieu lui-même nous vint en aide. Un de nos coreligionnaires M. David CORBIÈRE⁸, imprimeur lithographe, un des premiers protestants implantés à Albi, eut besoin d'un atelier plus grand et à cet effet, il loua rue Saint-Julien, en face de l'épicerie AUGÉ, du côté qui est devenu une des allées des Halles centrales, un vaste immeuble à deux étages. Au premier se trouvait une vaste salle inutilisée : la petite communauté protestante la lui sous-loua : on la blanchit en hâte à la chaux, on y peignit en noir deux inscriptions, l'une: *"Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité"* l'autre *"C'est ici la vie éternelle, de te connaître, Toi, seul*

³ Hippolyte Scipion Dejean (1804-1869) pasteur à Castres, oncle de Camille Rabaud.

⁴ Philippe Louis Durand (1795-1879), pasteur à Castres

⁵ Camille Jean Jacques Léonce Rabaud (1827-1921), né à Montredon-Labessonnié, d'une famille originaire du Cros (Cne de Viane) fut président du Consistoire et un éminent historien du protestantisme albigeois.

⁶ Louis J. Durand (1828-1884), pasteur à Montredon-Labessonnié

⁷ François Antoine Arbousse-Bastide (+ Montauban 28 mai 1892)

⁸ Jean David Corbière (né à Réalmont le 1^{er} octobre 1822, décédé à Albi le 18 juin 1899) appartenait à une vieille famille protestante remontant à un marchand de Lacrouzette. Sa fille épousa Pierre David Julien (1842-1907) lui-même imprimeur lithographe, rue de la Mairie à Albi. Le fils de ce dernier fut Édouard Julien, (1883-1966), conservateur du musée Toulouse-Lautrec.

vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé". Et c'est là que notre culte fut célébré en paix pendant plusieurs années. Entre temps dans cette salle, Mme David CORBIÈRE⁹, pourvue de son brevet eut l'excellente idée d'organiser une petite école pour les jeunes enfants protestants, auxquels vinrent se joindre peu à peu quelques petits catholiques du quartier; à titre de récompense bien méritée pour son zèle, elle reçut de la Société de l'Instruction Primaire un subside qui se continua tant que l'école put exister au grand contentement des parents et des enfants. Mme CORBIÈRE était remarquablement douée pour l'enseignement, patiente, douce. Sa fille quoique jeune encore, l'aidait dans cette tâche, en s'occupant des plus petits auxquels elle apprenait l'alphabet.

Malgré tout, le projet de construire un Temple tenait de plus en plus au coeur des protestants d'Albi et soutenus par Dieu, encouragés par les amis du dehors, on se mit à chercher en ville les emplacements qui pouvaient convenir. Finalement on jeta son dévolu sur un emplacement du Boulevard Montebello, exactement après ce qui est devenu aujourd'hui le jardin de l'Église Saint-Joseph. Mais dès qu'on connut en ville le projet en voie de réalisation, on fit de nouveau tout pour nous arrêter.

Les ouvriers allaient poser la première pierre lorsque nous apprîmes que l'Archevêque d'alors avait l'intention d'édifier sur un terrain voisin du nôtre, pour ce quartier déshérité, une grande Église, et l'on nous fit entrevoir que les sonneries régulières des cloches nous gêneraient à tel point que, bon gré mal gré, nous serions obligés de renoncer à ce trop bruyant voisinage. Le Conseil d'Église s'émut de cette peu réjouissante perspective, et comme une bonne occasion de revendre se présentait, on céda le terrain, acheté six mois auparavant, avec un bénéfice de près de 1.000 F. Et chose voulue de Dieu, c'est cette première somme qui servit à couvrir les frais d'achat de ce qui devint l'ancien Temple, rue du Collège. Le méchant fait quelquefois une oeuvre qui le trompe! D'autre part une vieille amie catholique peut-être quelque peu voltairienne, notre voisine et qui aimait s'entretenir avec ma mère de sujets religieux, nous offrit un jour spontanément de nous avancer une partie de la somme nécessaire pour désintéresser de suite le vendeur.

Ce ne fut cependant pas sans difficultés qu'on put acquérir le bâtiment de la rue du Collège. Il appartenait à un vieil albigeois qui aurait préféré brûler son immeuble ou le démolir pierre à pierre à pierre, plutôt que le voir devenir un sanctuaire de l'hérésie. On vint à bout cependant de son fanatisme en mettant en rapport avec le vendeur un protestant tout nouvellement arrivé à Albi, que personne ne connaissait et qui déclara vouloir acheter la maison pour l'approprier à son usage. En réalité il agissait pour le compte de la jeune communauté protestante. Et quand l'affaire fut conclue,

⁹ *Née Marie Marguerite Julien (1829-1905)*

L'immeuble payé, personne ne fut plus étonné que le vendeur d'apprendre que son ancien immeuble allait être transformé en chapelle protestante .il essaya bien de soulever des difficultés, menaça d'un procès, mais un de ses voisins, homme de bon sens et excellent avocat, lui fit comprendre qu'il avait toujours le droit d'engager un procès, mais qu'en la circonstance, il avait d'avance la certitude de le perdre.

Et les choses en restèrent là, nous étions propriétaires ! Mais notre immeuble ne pouvait immédiatement servir de lieu de culte. C'était un modeste atelier de menuiserie, un entrepôt de plâtre, tout ce que l'on voudra. On y fit cependant, avec une louable rapidité, les changements indispensables .Chacun ne se montra pas difficile en pensant que nous étions propriétaires, et l'on s'installa tant bien que mal, plutôt mal que bien, il fallut transformer les fenêtres, très réduites. Notre ancienne chaire qui avait subi des déménagements successifs, grinçait lamentablement au moindre mouvement du prédicateur ; nos sièges représentaient les styles les plus disparates ; il y avait des chaises, des bancs d' école, voire même un banc de jardin peint en vert, recouvert d'un coussin de voiture, et notre harmonium avait lui aussi laissé dans ses pérégrinations successives le peu de souffle qu'il avait au début. En réalité tout était à faire ou à refaire ; mais désormais nous avions la joie d'être chez nous !

Malheureusement de nouvelles difficultés se présentaient dans un tout autre ordre d'idées. Vers 1864, deux tendances opposées se firent jour dans les Églises Réformées de France, et jetèrent le trouble au milieu d'elles. Les unes, les orthodoxes, comme on les appelaient alors, désirant rester fidèles à l'ancienne foi chrétienne, contenue dans les Écritures et formulée à diverses reprises dans les Confessions de Foi et les Synodes, estimaient que la foi seule produisait la vie, et que les repousser en tout ou en partie, c'était du coup perdre la vie chrétienne elle-même. Les autres, dites libérales, sous prétexte de faire plus large la part de la liberté d'examen, déclaraient tenir peu aux formules où s'exprimait jusqu'alors la foi chrétienne, et parlant peu où point des dogmes, affirmaient ne tenir qu'à la vie religieuse. Pour ceux-ci les dogmes chrétiens étaient comme l'enveloppe extérieure qui servait à contenir la vie chrétienne plutôt qu'à la produire. Certains disaient même que les dogmes chrétiens pourraient disparaître sans porter préjudice à la vie chrétienne elle-même.

Le Consistoire de Castres dans sa grande majorité, avait accepté les nouvelles idées et par suite il voyait avec peine les deux communautés de Puylaurens et d'Albi ne pas entrer avec lui dans le mouvement libéral.

Sur ces entrefaites le Ministre, à la suite d'un rapport malveillant du Commissaire de Police d'Albi, ne renouvela pas la subvention accordée au pasteur qui desservait les disséminés d'Albi. Mais

au même moment la Société Centrale Évangélique (section Centre-Sud) qui avait son siège à Toulouse, réorganisant ses cadres, comprenait dans le ressort de son action le département du Tarn, dont Albi.

A cette nouvelle, les protestants albigeois privés du secours de l'État, rédigèrent une adresse au Comité Centre-Sud, pour être visités par lui, qui représentait, mieux que les pasteurs de Castres, leurs idées religieuses. Le Consistoire de Castres prit ombrage de cette démarche et fit savoir aux intéressés que la communauté d'Albi, étant annexe de l'Église de Réalmont - ce qui avait été décidé par le Consistoire sans avoir consulté Albi - c'était au Conseil Presbytéral de cette ville que toutes les questions administratives et religieuses devaient d'abord être soumises, en particulier la nomination d'un pasteur.

C'était mettre en tutelle la Communauté d'Albi comme si elle n'était pas capable de se diriger elle-même ! L'affaire s'aggrava encore de ce fait que, quelques mois après, la Section Centre-Sud, sans se préoccuper du Consistoire de Castres, avec qui elle n'avait rien à faire, chargea le pasteur Dupin de Saint André, son agent à Toulouse, de l'évangélisation des protestants d'Albi, et fixa son traitement pour un service par quinzaine. Les choses s'envenimèrent à un tel point que les Albigeois se demandèrent, à un moment donné, s'ils n'allaient pas brusquement rompre avec le Consistoire de Castres, et se tourner du côté des Églises libres. M. le pasteur FISH de Paris écrivit avec des propositions très nettes d'affiliation, et M. DOMBRE de Castres, tentait certaines démarches dans ce sens avec cependant quelques réserves. On installa, même à Albi un évangéliste, pour entretenir les protestants albigeois dans leurs idées de séparation et d'indépendance.

C'était une curieuse figure que celle de cet évangéliste, M. ESCANDE¹⁰, le père du dévoué et pieux missionnaire qui fut assassiné à Madagascar avec le pasteur MINAULT.

Originaire de la Montagne Noire, petit de taille, à la voix un peu traînante et nasillarde, doué d'une grande piété, comprenant à fond les paysans et sachant se mettre à leur portée, il était remarquablement qualifié pour ce poste. Ses allocutions et ses prières, sa connaissance parfaite de la Bible, qui lui faisait réponse à tout, sa bonhomie en même temps que l'énergie de son caractère et la fermeté de sa foi, plaisaient beaucoup au public. Il avait l'habitude de dire : "Quand je frappe à une porte il faut que l'on me reçoive et que je remplisse mon message. Si l'on me fermait la porte au nez j'entrerais plutôt par la fenêtre". Il obtint quelques succès à Villeneuve sur Vère, à Carmaux, à Pampelonne, mais ce ne fut qu'un feu de paille qui s'éteignit aussitôt après son départ.

¹⁰ Jean Escande, « colporteur » biblique, originaire de Saint-Alby (1823-1894). Son fils, Benjamin Escande (1864-1897), missionnaire au Sénégal puis à Madagascar où il fut assassiné.

Finalement l'Église d'Albi toujours animée d'un grand esprit de paix, et pour ne pas prolonger une situation qui lui était préjudiciable, accepta de faire passer la décision du Comité Centre-Sud par le Conseil Presbytéral de Réalmont, et le Consistoire de Castres, heureux d'une proposition qui le déchargeait de tout service dans l'Albigeois, agréa la candidature de M. DUPIN de SAINT-ANDRÉ¹¹ à ce poste d'Albi. En fait il desservait l'Église depuis plus d'un an, tous les quinze jours, et était déjà très apprécié et aimé par tous les fidèles. C'était un homme tout jeune, ardent, convaincu, parlant bien, très ferme sur les principes autant que conciliant pour les personnes. Un simple trait le dépeint. A son arrivée il crut devoir, quoiqu'il ne fut en rien officiel et qu'il n'eut aucune attache avec l'État, faire une visite de politesse à tous les fonctionnaires avec lesquels il pouvait être appelé à se rencontrer. Partout il fut bien reçu.

Il se présenta même au palais archiépiscopal et demanda à être introduit auprès de l'Archevêque d'Albi. Je ne vous dirai pas comment il fut éconduit sans phrases. Ce fut le geste d'un prélat orgueilleux et vain, qui ne pouvait pas se commettre avec un représentant de l'hérésie ! Combien est préférable cette attitude d'un autre archevêque, de pieuse mémoire Monseigneur MIGNOT, qui quoique malade, reçut dans sa chambre, un de nos collègues de la capitale, dont il avait connu la famille dans son enfance, et qui, en le quittant forma des vœux cordiaux pour la prompte guérison du fils de notre ami blessé pendant la guerre ! C'était là le beau geste du véritable chrétien qui, à travers toutes les barrières et les distinctions sociales, se souvient seulement, suivant la recommandation de Jésus, que "tous les hommes sont frères".

M. le pasteur DUPIN de Toulouse, avait été chargé dès le 1er avril 1865, des services religieux de l'Église d'Albi ; il devait venir tous les quinze jours, le 1er et le 4ème dimanche du mois, et recevait à ce titre une indemnité de 200 F. par trimestre. Mais sur les réclamations des protestants d'Albi, qui demandèrent que dans l'intérêt de l'Église, le pasteur habitât Albi, la Section Centre-Sud, créa le 15 mars 1867, le poste avec résidence dans cette ville et le titulaire reçut un traitement de 1 900 F. ce qui était le traitement ordinaire des pasteurs de cette époque. En même temps une lettre de l'Académie de Toulouse autorisait le pasteur d'Albi à donner au Lycée, ses soins religieux aux élèves de sa confession. Par cette décision l'Église d'Albi prenait enfin rang parmi les Églises Protestantes de France, et les élèves de notre Lycée étaient assurés de recevoir l'instruction religieuse nécessaire.

Sur ces entrefaites le jeune pasteur d'Albi qui désirait vivement se créer un foyer, comprenant que dans toute Église, une femme de pasteur a un rôle important à remplir, se choisit pour

¹¹ *Armand Louis Dupin de Saint-André, né en 1840*

compagne une jeune fille d'une vieille famille huguenote du Béarn, Mlle F. de Coutouly¹². Le choix était particulièrement heureux. Très affable de manières, distinguée sans raideur, enjouée quoique sérieuse, pieuse sans étroitesse, très instruite sans pédanterie, elle eut vite fait de conquérir les sympathies de l'Église. Elle comprit très vite sa mission : visiter les pauvres, encourager et fortifier les malades, faire connaître le protestantisme dans les milieux où l'on avait encore beaucoup de préjugés et d'ignorance contre lui. Entre temps elle s'adonnait aux lettres, et pendant de longues années elle a collaboré, sous le pseudonyme de Fanny André, au grand magazine d'éducation et de récréation publié par Stahl. Plus tard elle s'essaya même avec succès au roman moral et religieux. Mais toutes ces occupations ne lui faisaient pas oublier sa petite patrie, sa famille, ses amis ; et en étant très attachée à l'Église d'Albi, qui le lui rendait bien d'ailleurs, elle rêvait de se rapprocher de son pays d'origine. L'occasion se présenta. Le 28 novembre 1868, le Consistoire d'Orthez, recherchant un pasteur pour le poste de Sauveterre en Béarn, adressa vacation à M. DUPIN; et après beaucoup d'hésitations et de prières, il se décida à accepter. Ce fut la tristesse dans les rangs du petit troupeau albigeois, d'autant plus que M. DUPIN était de plus en plus apprécié et aimé, et que sa manière de comprendre le ministère était bien ce qu'il fallait dans notre ville.

Du reste, les années et les circonstances de famille aidant, M. DUPIN ne devait pas rester à Sauveterre .il échangea bientôt cette modeste Église pour le poste plus important de Tours (Indre et Loire) .Il fut même un jour nommé Président de la Commission permanente, émanation directe du Synode National pendant l'intervalle des sessions.

Mais malgré tout, il avait gardé un profond souvenir affectueux de sa première Église, et lorsqu'il vint à Mazamet pour présider un Synode général, il tint à repasser par Albi, à revoir quelques paroissiens d'autrefois à visiter notre modeste temple de la rue de l'École normale et aussi, à se recueillir quelques instants sur la tombe de son premier enfant.

Après le départ d'Albi de M. DUPIN, l'Église ne resta pas longtemps sans conducteur spirituel. La Section Centre Sud de la Société Centrale, comprenant que désormais le poste ne pouvait pas rester vacant, présenta au Conseil Presbytéral d'Albi, M. BOUCHET pasteur suffragant à Lagarde (Tarn et Garonne).Celui-ci, après les excellents renseignements recueillis et les recommandations de la Faculté, fut agréé et instruit par l'expérience de la susceptibilité du Consistoire de Castres, fit passer cette demande, simple formalité, par le canal du Conseil presbytéral de Réalmont. Heureux d'avoir obtenu ce qu'il demandait, celui-ci s'empressa de nommer à l'unanimité

¹² *Caroline Fanny de Coutouly (1844-1915) fille du pasteur Pierre-Charles de C. et d'Henriette Serre de Lucadou*

M. BOUCHET¹³ comme pasteur auxiliaire de Réalmont (20 avril 1869). M. BOUCHET nous arrivait avec une réputation de piété et de dévouement à la cause évangélique qui faisait bien présager de son ministère, et effectivement, pendant son séjour parmi nous, non seulement il s'occupa avec soin de sa nouvelle paroisse, mais il trouva encore le moyen de parcourir les régions protestantes du Tarn pour recueillir les fonds nécessaires à la diminution de la dette contractée pour l'achat de l'immeuble de la rue de l'École Normale qui était devenu le Temple. Ceux qui ont connu M. BOUCHET ont gardé de lui le meilleur souvenir. Ce n'était pas un pasteur éloquent, à la voix chaude et persuasive, à l'activité toujours en éveil comme l'était son prédécesseur, mais c'était un homme simple, de gros bon sens, à la foi ferme, au cœur chaud, plein de compassion pour les malheureux et les affligés. Passé lui-même par de grandes épreuves, il savait admirablement trouver les paroles qui réconfortent et font espérer les blessés de la vie.

Malheureusement, de santé délicate, des névralgies faciales l'enrayaient souvent dans son activité pastorale, si bien qu'il en arriva à souhaiter une Église moins chargée, et il accepta le poste de Saint Martial dans la banlieue de Montauban ; il a gardé cette paroisse jusqu'à sa mort survenue récemment.

La Section Centre-Sud dut alors intervenir, et n'ayant pas de pasteur disponible à ce moment, elle confia le sort des protestants d'Albi à M. le pasteur ANDRÉ de Toulouse. Il devait, à partir du 1er novembre 1871, venir régulièrement à Albi, les premiers et derniers dimanches du mois, et au cas où il en serait empêché par ses diverses fonctions à Toulouse, M. le pasteur Théodore de PRAT, directeur du Séminaire protestant de Montauban, et à son défaut les étudiants de la Faculté proposèrent de le suppléer. Cette organisation, toute défectueuse qu'elle était, fonctionna tant bien que mal pendant un certain temps, malgré que ces changements continuels de prédication ne fussent pas du goût des protestants albigeois ; mais on était au lendemain de la funeste guerre de 1870, tous les milieux sociaux avaient de graves et sombres préoccupations, et on sut prendre patience.

Cet état de choses dura jusqu'en juillet 1875, époque où la Section Centre-Sud choisit pour Albi un candidat au saint ministère, M. Abel DESTANDAU¹⁴, tout récemment sorti de la Faculté, avec la charge spéciale de visiter deux fois par mois les protestants de Carmaux où se trouvaient un certain nombre de mineurs et de verriers. L'arrivée de M. DESTANDAU donna lieu pour la première fois à une cérémonie qui aida à l'édification et à l'affermissement de l'Église, je veux parler de la cérémonie de sa consécration qui eut lieu le 6 novembre 1872, dans le Temple récemment construit grâce aux dons des fidèles d'Albi et des Églises voisines, et qui fut présidée par le professeur

¹³ *Alexandre Bouchet*

¹⁴ *Abel Destandau (1844-1939), Pasteur à Gornières (1877-), Mourès (1882-1939)*

de la Faculté de Montauban Jean MONOD, avec le concours de sept pasteurs et l'assistance de tout le Conseil d'Église. Ce fut une journée de joie pour les protestants albigeois dont beaucoup assistaient pour la première fois à pareille cérémonie ; mais cette joie fut de courte durée. En effet M. DESTANDAU, fatigué de ne pas voir venir l'érection, au titre officiel de l'Église d'Albi, donna sa démission le 24 janvier 1875 et alla occuper le poste de Laroque d'Anthéron (Bouches du Rhône) qui lui était offert par le Consistoire de Marseille. il y est resté jusqu'à sa retraite survenue l'an dernier (1925). Tout en s'occupant activement de l'Église, M. DESTANDAU charmait ses loisirs par des recherches historiques, et il est devenu par la suite un archéologue distingué, plusieurs fois remarqué par des sociétés savantes.

M. TERRAILLON¹⁵ pasteur à La Bastide sur l'Hers (Ariège) fut appelé à lui succéder, mais il n'occupa jamais son poste et voici pourquoi : le Conseil d'Albi en prévision de la reconnaissance officielle, craignit d'outrepasser le mandat qui lui avait été confié par les électeurs, et voulut réserver pour l'avenir, les droits du nouveau Conseil lors de l'érection en paroisse officielle. il décida à l'unanimité qu'on annoncerait par la voix des journaux évangéliques la vacance du poste et qu'ainsi les nouveaux conseillers pourraient porter leur choix sur le candidat qui leur paraîtrait le mieux qualifié pour faire prospérer l'Église. M. TERRAILLON se sentit froissé de cette réserve qui lui faisait entrevoir toute la précarité de sa situation. il s'en ouvrit à la Section Centre-Sud, qui d'ailleurs avait été consultée, et malgré une démarche pressante faite auprès de lui, il déclara ne pas pouvoir accepter sa nomination dans de telles conditions.

Ce fut le pasteur Joseph FONBRUNE-BERBINAU qui fut appelé à la place de M. TERRAILLON et installé en novembre 1875 par MM. les pasteurs CASTEL de Toulouse et DOMBRE de Castres. Mais dès les premières réunions du Conseil, il manifesta son étonnement du retard apporté à la reconnaissance officielle du poste comme si cette décision dépendait uniquement d'Albi, et malgré la rédaction d'une nouvelle et pressante pétition envoyée au Consistoire de Castres pour être transmise au Ministre, il se découragea et finit par accepter le poste officiel de Millau (Aveyron).

M. BERBINAU quitta Albi au mois d'avril 1876 et son successeur, M. Samuel BOUBILLA¹⁶ ne put en raison de certaines circonstances de famille entrer en fonction qu'en novembre ; mais il fut suppléé pendant ce temps par son compatriote et ami, M. DURGAND. Comme les pouvoirs du Conseil presbytéral d'Albi étaient expirés, et que d'autre part des avis fréquents venus de Paris, annonçaient comme prochaine la reconnaissance officielle du poste, on ne

¹⁵ *Ferdinand Auguste Terraillon*

¹⁶ *Samuel Boubila*

procéda pas à de nouvelles élections. Cependant le décret qui créait à Albi une place officielle de pasteur fut rendu le 16 mai 1877, notifié le 2 juin par le Maire d'Albi, et le 4 juin par le Président du Consistoire.

Voici la teneur de ce décret : *"Il est créé une nouvelle place de pasteur dans l'Église Consistoriale de Castres. La résidence et le service du titulaire sont ainsi fixés : la résidence est à Albi, la circonscription comprend les arrondissements d'Albi et de Gaillac, moins le canton de Réalmont ; le traitement est de 2 100 F."*

Ce décret fut lu dans le Temple le 10 juin 1877, au culte, à la grande joie de toute l'Église qui voyait enfin le terme de toutes ses démarches et de toutes ses tribulations.

Aussitôt le poste reconnu officiellement, l'Église eut à constituer une Commission électorale provisoire pour établir le registre paroissial des électeurs, les élections presbytérales devant avoir lieu prochainement; et le Président du Consistoire de Castres, dont Albi dépendait désormais officiellement, communiqua à ce sujet les instructions ministérielles :

1° - les conditions civiles et religieuses de l'électorat devaient être lues, du haut de la chaire deux dimanches consécutifs,

2° - la liste des électeurs devait aussi être affichée pendant le même laps de temps sous le porche de l'Église,

3° - la liste des électeurs clôturée et paraphée par la Commission devait être déposée dans les archives de l'Église.

4° - la Commission devait s'entendre avec le Consistoire pour fixer le jour de l'élection du Conseil Presbytéral.

Rien ne fut négligé de ces formalités dans une Église naissante à la vie officielle. La Commission nommée par le Conseil et agréée par le Consistoire, était composée de MM. E. JOLIBOIS archiviste départemental, M. FOUCAULT conservateur des hypothèques, A. BARRÈRE serrurier mécanicien, C. FUZIÈS manufacturier et N. BLANCHET cordonnier.

Le registre paroissial des élections fut arrêté le 16 septembre 1877, et les électeurs dûment convoqués fixèrent leur choix, après un scrutin régulier, sur MM. E. JOLIBOIS, FOUCAULT, BARRÈRE, FUZIÈS et TALON. Après cette élection, le nouveau Conseil dans sa première séance, désigna M. FOUCAULT comme secrétaire, JOLIBOIS comme trésorier, avec M. BOUBILLA comme pasteur président. En outre M. JOLIBOIS fut choisi comme délégué laïque au Consistoire de Castres.

Le 11 décembre 1877, M. Samuel BOUBILLA, bachelier en théologie, était nommé par décret présidentiel pasteur à Albi, mais en réalité il desservait officieusement l'Église depuis plus d'une année, à la satisfaction de tous les fidèles. Il fut installé le 13 décembre de la même année par

M. Jolibois délégué à cet effet par le Président du Consistoire, retenu par son service.

*

Dans un autre ordre d'idée, le 6 septembre 1878, il fallut régulariser l'acte de propriété de l'immeuble de la rue du Collège, transformé en temple. Cet immeuble avait été acheté le 10 octobre 1869, devant Me CAVAILLÉ notaire à Albi, par M. Noël NOUAT pour le compte et avec les deniers de la communauté protestante d'Albi, et par cet acte il était fait donation entre vifs, actuelle et irrévocable, à titre gratuit, de l'ensemble appartenant à l'Église.

Le 16 décembre 1878, quelques dames comprenant leurs obligations et leurs devoirs dans la nouvelle Église, décidèrent de tenir, une fois par semaine des réunions de couture dont les travaux seraient distribués parmi les membres nécessiteux de l'Église. Enfin conformément à l'article 1er de la loi du 21 mai 1873, M. BOUBILLA était appelé à faire partie de la Commission administrative des établissements charitables de la ville.

A ce moment et comme conséquence du Synode officiel de 1872, qui accentua les divisions existant déjà dans l'Église sur des questions de la Confession de Foi et l'Organisation ecclésiastique, l'Église protestante de France se trouva partagée en deux tronçons d'inégale importance. Le plus nombreux de ces partis, le parti évangélique, pour s'organiser solidement, établit en dehors de l'État et sous sa seule autorité morale, dans toute la France, des groupements officieux en circonscriptions, pour les Églises qui partageaient ses idées. Le Tarn faisait partie de la lithographe circonscription et M. JOLIBOIS fut délégué par le Conseil, avec M. BOUBILLA, pour représenter l'Église d'Albi, comme membre laïque à la réunion préparatoire de Castres qui se tint le 22 avril 1879. Celui qui signe ces lignes a eu l'honneur d'assister en qualité d'étudiant en théologie, à cette première réunion des Églises évangéliques du Tarn.

Le 1er juillet 1880, M. le pasteur BOUBILLA, dont l'Église d'Albi appréciait de plus en plus le caractère sérieux, la piété, le zèle et la prédication, adressait une lettre par lequel, pour des raisons de famille, il donnait sa démission. Et comme il ne pouvait attendre à Albi les six mois que lui imposait le règlement, et qu'il était obligé pour ses affaires de partir en septembre, il proposait au Conseil d'accepter son suffragant, M. le pasteur VINCENS qui venait de se retirer à Réalmont où l'appelaient de plus en plus le soin de ses intérêts. Quelques intimes étaient au courant des difficultés de toute nature où se débattait M. BOUBILLA ; mais l'Église regretta vivement le départ précipité de ce

conducteur qui s'était acquis sans peine toutes les sympathies. Cependant, devant les raisons majeures invoquées par M. BOUBILLA, le Conseil ne put que s'incliner : il transmit au Consistoire de Castres cette décision, qui l'accepta, et agréa M. le pasteur VINCENS pour faire l'intérim en raison des facilités de communication entre Albi et Réalmont, et aussi à cause du caractère provisoire de cette mesure.

A ce moment le signataire de ces lignes venait de terminer ses études à la Faculté de théologie de Paris : j'avais passé mes grands examens, et comme je ne pouvais pas prendre de suite une Église en raison de mon âge, j'avais accepté un préceptorat avantageux en Russie. Je me disposais donc à partir, lorsque mes parents, ma mère surtout, me laissèrent comprendre combien il leur était pénible de me sentir si loin, dans un pays étranger dont je ne connaissais pas la langue, et où je n'avais aucune relation. Mon ami BOUBILLA vint à la rescousse, et me représenta combien la situation de précepteur (qu'il connaissait par expérience) était précaire et ingrate, et il me fit entrevoir que puisque le poste d'Albi allait être vacant, mon devoir était de m'y présenter.

Il fit miroiter à mes yeux la facilité de desserte pour un débutant, d'une Église jeune et peu nombreuse, et aussi les avantages que je retirerais de rester dans ma famille. Bref, je me laissai convaincre et après avoir pris l'avis du Conseil Presbytéral d'Albi, je posai ma candidature.

A partir de ce moment les événements se précipitèrent pour moi à une rapidité que je n'avais pas envisagée. Il me restait à présenter ma thèse : le sujet et le plan étaient bien arrêtés dans mon esprit néanmoins il fallait la rédiger et la soutenir devant la Faculté qui allait entrer en vacances. Aussi se ressentit-elle de la précipitation avec laquelle je l'écrivis.

Cependant cette première difficulté fut vaincue sans trop de peine. De plus j'avais à recevoir la consécration du Saint Ministère, cérémonie solennelle qui demande toujours un certain temps de préparation. Là encore, tout s'arrangea mieux que je ne l'avais pensé. Mon pasteur consacrant fut M. T.B. de PRAT de LESTANG¹⁷, directeur du Séminaire de Montauban, qui était depuis longtemps un ami de la famille et qui pendant le cours de mes études, m'avait toujours témoigné une profonde affection. Deux jeunes pasteurs, mes amis de Faculté, Paul VINCENT et Urbain de ROBERT¹⁸, m'offrirent le grand Temple de lithographe pour la cérémonie de ma consécration. Elle eut lieu le 21 octobre 1880. Treize pasteurs m'imposèrent les mains ; quelques jours après le Consistoire de Castres approuva ma nomination, proposée par le Conseil Presbytéral d'Albi et par décret du 24 novembre, le Ministre me nommait pasteur à Albi, m'accordant une dispense d'âge. Je fus installé

¹⁷ *Théodore de Prat, pasteur à Mazamet puis à Nègrepelisse en 1865*

¹⁸ *Pierre Urbain de Robert-Labarthe, né en 1852.*

dans mon Église le 19 décembre de la même année par les soins de M. le pasteur BELLUC¹⁹ délégué à cet effet par le président du Consistoire de Castres.

Me voilà donc installé pasteur d'Albi alors que je comptais partir pour la Russie. Je n'ai pas la prétention de raconter ici par le détail tout ce qui s'est passé pendant un Ministère de 44 ans : ce serait trop long et fastidieux. Les événements de cette époque dans mon Église ne sont pas assez considérables pour mériter d'être rapportés. C'est de l'histoire, de la petite histoire, trop contemporaine, et il est bon me semble-t-il de voir les choses avec un certain recul, si on veut les juger et les apprécier sainement.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension, je l'ai dit, que j'acceptais mon poste : j'étais jeune, très jeune, absolument inexpérimenté dans la conduite d'une paroisse même petite, et j'avais toute raison de me méfier de moi." Nul n'est prophète en son pays"disait à mon esprit le vieux proverbe,et je pouvais craindre,vis à vis de ceux qui m'avaient connu tout enfant,qui m'avaient vu grandir au milieu d'eux,de n'avoir pas tout l'ascendant,toute l'autorité et aussi,dans certaines circonstances tout le doigté nécessaire. Heureusement mes craintes furent vaines, et grâce à Dieu j'ai eu tout de suite des appuis, des soutiens, des conseillers qui me furent précieux et me facilitèrent la tâche. D'abord les membres de ma famille, mes parents, mon frère et ma soeur, tout heureux de me voir demeurer auprès d'eux. Je savais pouvoir recourir à eux dans les moments difficiles et leurs conseils, leurs directions, leurs prières suppléèrent souvent à mon inexpérience. Puis mes collègues aussi, tous mes collègues de cette époque, et parmi eux le plus modeste, le plus pieux de tous, M. le pasteur BASTIDE de Castres,à qui je garde une profonde reconnaissance. En toute occasion j'étais assuré à l'avance de remporter de mes visites chez lui tous les éclaircissements et les conseils dont je pouvais avoir besoin. Enfin mon Conseil presbytéral et mes paroissiens m'accueillirent avec tant de sympathie et de cordialité que je me sentis bien vite d'accord, d'esprit et de cœur avec chacun d'eux; la plupart me connaissaient d'ailleurs depuis plus ou moins longtemps, j'eus le bonheur de rencontrer chez plusieurs d'entre eux des chrétiens véritables, pieux, des cœurs chauds, des esprits élevés, avec lesquels il faisait bon vivre. Beaucoup hélas ont disparu, et ce n'est pas sans un serrement de cœur que je me remémore les bons moments et les entretiens intéressants que nous avons eus ensemble. En effet si le pasteur a la charge de diriger, de conseiller, de fortifier ses paroissiens et de leur annoncer le bon message, il faut d'autre part que lui, le pasteur se sente soutenu, encouragé dans son œuvre. Il n'y a rien pour le pasteur de plus pénible que de se sentir seul, isolé au milieu de sa paroisse !

¹⁹ Antoine Belluc (1825-1892), chevalier de la Légion d'Honneur.

Enfin à partir de mon mariage, le 10 janvier 1884, j'ai rencontré chez ma chère femme²⁰, l'aide la plus précieuse, la collaboration la plus intelligente et la plus dévouée. Naturellement bonne et affectueuse, elle s'était attribué malgré les charges d'une nombreuse famille, le soin de visiter les pauvres, les malades, les affligés de l'Église. Elle le faisait non seulement par devoir, mais aussi avec plaisir : d'un mot, d'un serrement de main, d'un regard, elle savait ramener le calme et la paix dans une âme troublée, le courage et la résignation dans un cœur brisé. Et je sais que de leur côté, ceux qu'elle visitait trouvaient près d'elle le réconfort dont ils avaient besoin. Les nombreux témoignages de sympathie et d'affection qu'elle reçut pendant sa longue et dernière maladie prouvent bien combien elle était aimée de tous.

On a dit bien souvent des Nations et des Peuples « Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire ». On pourrait en dire autant de l'Église protestante d'Albi. Elle n'a jamais eu de difficultés graves à traverser, soit dans son sein, soit dans le groupement auquel elle appartenait. Avant la séparation des Églises et de l'État, nous faisons officiellement partie du Consistoire de Castres ; et quoique les deux grandes tendances du protestantisme y fussent représentées et que nous fussions la minorité, il n'y a pour ainsi dire pas eu de questions que l'esprit de fraternité chrétienne ne soit pas parvenu à résoudre et à apaiser pour le plus grand bien de tous. Tout en gardant chacun ses opinions respectives au point de vue religieux ou ecclésiastique, il y eut dans la plupart des cas assez de largeur d'esprit, pour pouvoir vivre, non certes en parfaite communion d'idées et de foi, mais tout au moins en bons rapports fraternels.

La chaire d'Albi était dans ces cas particuliers, offerte à tous les pasteurs du Consistoire, et réciproquement les divers conducteurs de l'Église d'Albi étaient bien accueillis dans les autres paroisses du Consistoire. Ainsi les jours s'écoulaient paisiblement, sans heurts ni querelles d'aucune sorte. Lors de la Séparation les choses marchèrent encore plus simplement, l'Église d'Albi ayant dès le début, opté pour l'organisation synodale, où elle forme avec la majorité des Églises du Tarn, la Xème circonscription.

Sans m'arrêter davantage sur ce point je voudrais consigner ici ne serait-ce que pour mémoire, certains travaux de réparation, d'agrandissement et d'embellissement qui eurent lieu à un moment donné dans notre temple. Cela n'a guère aujourd'hui qu'un aspect rétrospectif, puisque ce premier lieu de culte ne nous appartient plus à l'heure actuelle et que, grâce aux sacrifices de l'Église et au concours d'amis dévoués, nous sommes maintenant en possession d'un nouvel édifice qui par son étendue, et sa simplicité décorative, fait honneur à la fois au protestantisme en général et à notre

²⁰ *Élise Célia BOUGNARD, née à Smyrne le 8 mai 1863, fille de Victorin B. et d'Emma Léonie GUIRAUD*

Église en particulier. Depuis longtemps déjà les protestants d'Albi constataient avec regret l'insuffisance de leur lieu de culte. Il n'était pas possible de convoquer des réunions tant soit peu nombreuses et surtout à l'occasion des bénédictions nuptiales, communions, arbres de Noël, du Synode, d'une cérémonie funèbre, toujours très suivie par la population catholique, on était vraiment trop à l'étroit. A diverses reprises on avait bien cherché à augmenter le nombre de places : mais chaque fois on s'était heurté à des difficultés pratiques insurmontables, ou l'on n'avait trouvé que des palliatifs insuffisants. C'est état de choses dura jusqu'au jour, où un de nos dévoués coreligionnaire, membre du Conseil presbytéral et architecte du département M. Émile HESS, fit au Conseil une proposition longuement étudiée. Il supprimait un vestibule inutile et l'annexait au Temple, ce qui donnait déjà en plus, une superficie de trois mètres sur trois. Il incorporait également une chambre ancienne du premier, qui devenait une tribune où l'on plaçait l'harmonium et l'on avait ainsi une trentaine de places de plus. C'était peu évidemment mais c'était suffisant pour le moment. Je ne parle pas de certains travaux d'appropriation qui devaient donner à notre Temple un aspect plus confortable. Cette proposition fut acceptée à l'unanimité par le Conseil, tellement on sentait la nécessité de faire quelque chose. Le devis s'élevait à 13 000 F. mais nous n'avions aucune ressource ! On fit bien une collecte dans l'Église; on eut recours au Département et à l'État, qui à ce moment encore pouvaient contribuer à l'entretien des bâtiments consacrés au culte. Mais il nous manquait toujours au moins 10 000 F. C'est alors que nous pûmes voir une fois de plus d'une manière éclatante, que Dieu n'abandonne pas ceux qui se confient en Lui. Je me souvins tout à coup - souvenir évidemment inspiré d'En Haut - de l'adresse d'une excellente chrétienne de Lille, en Flandre, Mme MARRACCI²¹, adresse qui m'avait été donnée autrefois par un de mes camarades de Faculté, dans des circonstances tout à fait différentes. C'était me disait cet ami, une personne très fortunée, très généreuse, et qui consacrait chaque année des sommes considérables pour faire le bien autour d'elle, en particulier pour la construction et la restauration des Temples. Je décidai de lui écrire. Je lui exposai notre situation, notre détresse, l'insuffisance de nos ressources, et je lui envoyai les plans et les devis de nos réparations, en sollicitant chaleureusement son aide. Par retour du courrier, j'eus la grande joie de recevoir la réponse la plus aimable et la plus chrétienne. " C'est avec plaisir, me disait-elle, que je vous offre la somme qui vous manque ». Et elle ajoutait que nous pouvions commencer immédiatement nos travaux. Bien mieux, elle me demandait de faire une petite

²¹ Mme MARRACCI (Lille) était bien connue comme bienfaitrice dans la ville de Lille où une rue porte son nom. Elle a financé l'achat d'un immeuble pour héberger les pauvres sans ressources (maison de trois étages appartenant à l'Église protestante de Lille,) ainsi que la construction d'un Foyer Mission Populaire, colonie de vacances sur la mer du Nord. Origine de sa fortune : Mme MARRACCI était la fille d'un banquier suisse. (note du Pr Freddy TEULON)

enquête dans les Églises du Tarn, pour pouvoir offrir un service de baptême ou de communion à celles qui en seraient dépourvues ou qui n'en auraient pas de convenables. Ce qui fut fait. En ce qui concerne l'Église d'Albi, elle avait déjà un beau service de baptême, don de M. et Mme HESS en témoignage de reconnaissance à Dieu pour la protection qu'il leur avait accordée dans un accident de voiture dont ils avaient failli être les victimes ; et nous reçûmes de Mme MARACCI le riche service de communion qui nous sert actuellement. Ainsi notre pauvreté fut doublement enrichie.

J'ai à donner aujourd'hui, pour continuer ces notes, quelques détails sur un événement, très important à mes yeux, qui s'est passé à l'Église d'Albi sous mon ministère les 12,13 et 14 juin 1900, je veux parler de la réunion pour la première fois à Albi, de la XXI^e session du Synode particulier de l'Albigeois ou de la X^e circonscription.

De telles réunions étaient toujours un très grand honneur pour l'Église qui les recevait, honneur qui comportait en retour une certaine responsabilité. C'est pour cela que dans une modeste Église comme la nôtre, il y a près d'un quart de siècle, malgré les demandes pressantes de mes collègues, nous n'avions pas cru devoir accepter un Synode à Albi. Ce n'était pas seulement l'exiguïté de notre lieu de culte qui nous arrêtait, alors qu'il pouvait à peine contenir 120 personnes et que nous avions à compter, en dehors de nos fidèles, sur 40 à 50 membres du Synode pasteurs ou laïques. C'était aussi la perspective de pourvoir au logement et à la nourriture de ces délégués pendant trois jours au moins de session. Enfin si on devait recourir aux services des hôtels et des restaurants, c'était la difficulté de solder les dépenses inévitables d'une semblable réception. Au bas mot, il s'agissait, pour notre petite Église dénuée de ressources, d'une dépense somptuaire d'un millier de francs.

Cependant tout finit par s'arranger. Un des membres de notre conseil s'offrit spontanément et généreusement à couvrir la moitié de la dépense ; une modeste collecte fut organisée dans l'Église et ainsi nous fûmes assurés de pouvoir recevoir dignement le Synode de l'Albigeois. Les délégués furent logés en partie chez les fidèles/en partie à l'hôtel. Les repas servis par un hôtel de la ville, furent pris en commun dans le salon d'une maison particulière qui nous fut obligeamment prêté, ainsi qu'un grand et beau jardin où nous pûmes librement, dans l'intervalle des séances jouir les uns des autres, et nous entretenir des préoccupations, des joies et des tristesses de chacun.

Le Synode d'Albi était particulièrement favorisé, car par suite de circonstances diverses, nous eûmes des invités de marque. M. le pasteur Benjamin COUVE donna la prédication du premier soir. M. le professeur MAURY nous édifia le second soir, le vaillant missionnaire du Lessoutho M. GERMOND en tournée dans la région, voulut bien nous consacrer quelques heures. M. le pasteur BIELER de Paris, agent général à ce moment des Écoles du Dimanche en fit de même ainsi que M.

l'ingénieur NEEL, agent général du Synode qui se préoccupait de la question financière. Tout ces croyants dévoués avaient répondu à notre appel et étaient venus nous apporter le concours de leurs talents et l'autorité de leur parole, chacun dans son genre.

Ce n'est pas le lieu ici, de rapporter les divers travaux du Synode; qu'il nous suffise de dire, comme on l'a écrit, que ce fut un bon Synode : bon pour le travail accompli pendant ces trois courtes journées ; bon par l'édification apportée aux assistants : par des prédications excellentes, par des réunions de prières vivantes, par le service de Cène qui clôtura la dernière séance, après la prédication de M. MOLINES ; bon enfin par l'hospitalité affectueuse offerte aux délégués et l'accueil cordial fait partout à tous ; et c'est ainsi qu'un membre laïc du Synode qui les fréquente depuis longtemps a pu écrire qu'Albi serait " le record des Synodes " .

C'est peut-être beaucoup dire, mais pasteur et fidèles, nous nous sommes efforcés de faire avec joie de notre mieux pour que tous gardent de ces journées un précieux souvenir ! Puisse l'Église d'Albi, qui va avoir prochainement l'honneur de recevoir le Synode une seconde fois, faire mieux encore que dans le passé et contribuer ainsi à l'édification générale et à l'avancement du Règne de Dieu.

Avec les lignes qui suivent, nous achevons l'exposé des origines de l'Église protestante d'Albi, que nous avons entrepris dans "*Le Lien*" depuis plus de deux ans, en février 1925. Comme nous le disions en commençant, nous n'avions pas l'intention de faire œuvre d'historien, mais simplement le désir de faire connaître autour de nous et de fixer pour l'avenir les débuts de cette petite communauté albigeoise que j'ai vu naître et grandir et qui, à travers bien des difficultés, a su "résister" et devenir une Église constituée qui a sa place aujourd'hui dans l'Église de la Région.

D'aucuns trouveront peut-être que nous avons été trop sobres de détails et penseront que ce sont les menus détails qui font l'intérêt de ces sortes de récits. Nous croyons néanmoins en avoir assez dit pour que le lecteur puisse suivre sans trop de peine le déroulement de cette histoire et qu'ainsi l'intérêt s'attache à notre Église d'Albi, non pas seulement de la part de ceux qui sont appelés à y passer leur vie, mais de ceux qui, après avoir passé quelques années parmi nous, seront appelés par les circonstances à transporter ailleurs leurs pénates, et voudront bien un jour se souvenir de nous.

Évidemment, je pourrais mentionner ici l'arrivée en 1877, d'une trentaine de coreligionnaires, ouvriers chapeliers, venus du Gard après la déconfiture d'un de leurs patrons, pour chercher du travail dans notre ville. A ce moment l'industrie chapelière était très prospère dans Albi ; plus de 1800 ouvriers y gagnaient honorablement leur vie. Mais en 1885, pour des raisons que je n'ai pas à rechercher ici, les mauvais jours survinrent, les usines se fermèrent et peu à peu tous nos

coreligionnaires chapeliers quittèrent notre ville où ils ne trouvaient plus à vivre. Je pourrais également rappeler qu'en 1896, lors de la fondation de la Verrerie Ouvrière, il vint à Albi, conduits par l'évangéliste de Carmaux, un certain nombre d'ouvriers nés dans la religion catholique, animés d'idées subversives, mais qui suivaient dans cette dernière localité les réunions évangéliques.

Leur situation était précaire, puisqu'ils venaient de chômer près d'une année et que la nouvelle usine n'était pas encore en fonction. Nous les avons largement secourus, sans nous préoccuper de leurs croyances, soit par des collectes dans l'Église, soit surtout à la suite d'un appel que nous avons inséré dans les feuilles locales et qui a été reproduit par les journaux de la capitale. Mais je dois dire que ces nouvelles recrues ne donnèrent jamais de sérieuses preuves de leurs sentiments religieux ; ils étaient pour la plupart guidés par des vues intéressées, qui n'avaient rien de commun avec la religion et aussitôt qu'ils regagnèrent quelque argent ils disparurent.

A quoi bon en somme parler de ces allées et venues qui ne laissèrent pas de traces dans notre communauté ! D'autres souhaitaient peut-être que cette histoire se prolonge jusqu'à nos jours. Nous ne croyons pas devoir le faire, car en cette matière comme en toute autre, il n'est pas bon de juger les faits de trop près, et pour agir avec impartialité il faut avoir un certain recul.

Nous laisserons donc à ceux qui viennent après nous, s'ils le jugent bon, le soin de continuer cette relation. Notre intention est cependant de parler un peu plus tard dans ce journal, s'il plaît à Dieu, de notre changement de lieu de culte et de la construction de notre Temple actuel ; mais nous voudrions à ce moment là donner des détails dont les proportions ne sauraient trouver place dans cet article.

Série d'articles de M. le Pasteur Émile JOLIBOIS parus dans le "Lien Albigeois" de février 1925 à avril 1927, sous le titre : "Des origines de l'Église protestante d'Albi".

M. Émile JOLIBOIS est mort le 1er janvier 1929 à l'âge de 72 ans.